

Joëlle Kuntz

L'histoire suisse

en un clin d'oeil



EDITIONS

ZOE

LE TEMPS
EDITIONS

L'HISTOIRE SUISSE
EN UN CLIN D'ŒIL





DU MÊME AUTEUR

Portugal. Les fusils et les urnes, Denoël, 1975

L'Agrandissement, divertimento, Éditions Campiche, 1995

Adieu à Terminus. Réflexion sur les frontières d'un monde globalisé,
Hachette-Littérature, 2004

Une histoire suisse pour les voyageurs russes, 2006,
version russe du présent livre, disponible auprès de Joëlle Kuntz

Illustration pages précédentes :
La Dent du Midi, Alexandre Calame.

JOËLLE KUNTZ

L'HISTOIRE SUISSE
EN UN CLIN D'ŒIL

*Préface de
Jean-François Bergier*

EDITIONS

ZOE

LE TEMPS
EDITIONS

*Nous remercions la Fondation Hans Wilsdorf
d'avoir soutenu cette publication*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines

CH-1227 Carouge-Genève, 2006

www.editionszoe.ch

et Le TEMPS Éditions, 3 place de Cornavin

CH-1201 Genève, www.letemps.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration : J. J. Hauswirth, Découpage

© Musée du Vieux Pays-d'Enhaut

4^e : Garde de la Compagnie des Cent-Suisses au service
de la France © Musée des Suisses dans le monde,

Château de Penthes, Genève

ISBN : 978-88182-580-4

PRÉFACE

Journalistes et historiens ne font pas toujours bon ménage. Les premiers jugent les seconds enfermés dans leur tour d'ivoire, absents du monde présent, retranchés derrière toutes les nuances dont ils entourent leur discours. En retour, les historiens tendent à se méfier des journalistes, esprits superficiels qui manipulent le passé pour n'en retenir que ce qui convient à leur propos du jour, sans égard au contexte.

Il y a d'heureuses exceptions, et ce petit livre en est une. Il est écrit par une journaliste de talent, soucieuse de faire comprendre la Suisse, ce pays petit, mais si compliqué, à ceux qui viennent la visiter. De l'expliquer à travers les étapes de sa construction, c'est-à-dire son histoire. De montrer comment ce pays s'est forgé une âme, des cultures politiques, une prospérité qui doivent beaucoup à ses voisins mais qui lui confèrent son identité singulière. La journaliste a fait confiance aux historiens en s'entourant de leurs livres. Et l'historien que je suis est séduit par la lecture qu'elle en a faite, ingénieuse, libre et volontiers provocante.

À quoi tient mon plaisir? Ce n'est pas à la rigueur scientifique, à la précision du détail, au respect de la chronologie: des qualités auxquelles ce texte ne prétend pas et que je n'ai donc pas à cautionner. J'y découvre d'autres vertus, plus rares, et qui font de ce «guide à l'usage des voyageurs» (mais les Suisses aussi le suivront pour voyager dans leur pays dont ils découvriront les secrets) un petit joyau.

D'abord, Joëlle Kuntz prend l'histoire de la Suisse (ou mieux: des Suisses, de chair, de sang et de passion) à bras-le-corps, avec une jubilation évidente et mordante. Elle ne craint pas de la prendre dans la longue durée, c'est-à-dire dans toute l'étendue du temps, ce qui est une démarche pour le moins insolite. Elle a chaussé ses bottes de sept siècles pour nous promener du XXI^e siècle au Moyen Âge et retour. Au prix de raccourcis vertigineux, de bonds à en perdre le souffle; avec des arrêts sur image qui nous permettent de le retrouver. L'itinéraire est jalonné. Il conduit à des conclusions très personnelles, mais réfléchies.

«La déesse de l'histoire est aussi poète», déclare Joëlle Kuntz au début de son introduction. À juste titre, et elle le prouve. Elle n'invente pas, mais elle crée. Elle crée une vision, propose une lecture pleine de surprises: des rapprochements insolites, des anecdotes riches de sens, des jugements très libres. Libre à nous de la suivre, ou de rester perplexes: nos idées reçues sont constamment bousculées, prises à revers. C'est stimulant: nous voici portés à réfléchir. Pourtant sa démarche n'a rien d'iconoclaste – à la différence de tant d'autres écrits récents qui voudraient démontrer que «la Suisse n'existe pas». Elle

ne fait pas fi des clichés – Guillaume Tell, envers qui elle montre une tendresse que je partage, le chocolat, la Croix-Rouge. Ils sont là, mais mis en contexte et en quelque sorte légitimés : ils font partie de l’histoire, ils en sont un mode d’expression.

Car Joëlle Kuntz aime ce dont elle parle, elle aime le pays qu’elle nous fait traverser, les villes dont elle brosse un portrait impressionniste. Elle nous communique cette ferveur non dépourvue de sens critique. Et c’est cette dimension affective qui forge les clefs qu’elle nous tend : celles des portes d’une longue histoire toujours présente.

Jean-François Bergier



INTRODUCTION

Expliquer un pays nécessite de travailler à l'envers : partir du résultat, que l'on connaît puisqu'on l'a sous les yeux – territoire, population, institutions, produit national brut –, et remonter dans l'échelle du temps, jusqu'aux causes, mais avec prudence car elles sont souvent invérifiables et presque toujours équivoques. Les causes s'ajustent, faute d'être absolument justes. La déesse de l'histoire est aussi poète. Il lui arrive d'être moins attachée à dire des choses définitivement vraies que des choses utiles à l'orientation et au rassemblement des siens. La succession des événements ne fournit pas toujours matière à compréhension mais matière à récit, un récit changeant qui s'adapte aux besoins. Ainsi, la Suisse se raconte plus qu'elle ne s'explique, elle se construit par sa propre légende tout au long de ses grands moments, bornes au fil du temps sur lesquelles s'accroche l'imagination collective.

Le Pont du Diable, Caspar Wolf.

Le présent opuscule renseignera les voyageurs sur la « fabrication » de la Suisse par les Suisses, sous l'influence incessante et prépondérante de leurs voisins et des étrangers plus lointains qui ont été tour à tour des ennemis, des alliés, des pourfendeurs ou des admirateurs. Aucun pays n'existe solitairement, fût-il, comme la Suisse, un petit pays solitaire.

Dans le contexte mondial, la Confédération helvétique est un objet d'étonnement : sept millions d'habitants parlant quatre langues différentes (l'allemand, le français, l'italien et le romanche, langue rhéto-romane parlée dans les Grisons), inscrites dans les deux grandes traditions culturelles européennes, la latine et la germanique, vivent sous le même toit étatique. Leur drapeau rouge à croix blanche est leur seul prince. Ils lui confient le droit de flotter sur le Palais fédéral, à Berne, pour affirmer leurs libertés nationales, c'est-à-dire surtout communales et cantonales. Dans ce Palais néoclassique construit avec les lourdes pierres de la molasse bernoise, 200 députés représentant la population des cantons et 46 autres représentant les États cantonaux et demi-cantonaux travaillent à l'œuvre exclusive de cette nation pas comme les autres : le compromis fédéral, c'est-à-dire la gestion laborieuse, infinie et autosuffisante de leurs désaccords.

Qu'il s'agisse de la création ou de la redistribution des richesses, de la gestion sociale et culturelle, de la politique territoriale ou internationale, les délégués du peuple s'acharnent à trouver des compromis entre leurs cinq partis politiques, leurs trois grandes régions linguistiques, leurs 26 cantons ou demi-cantons, eux-mêmes obligés devant 3000 communes. Et cela fait, il faut encore que le

peuple soit d'accord, car il a le dernier mot sur presque tout, grâce au référendum (le droit populaire de se prononcer sur les lois adoptées par le Parlement).

Le gouvernement lui-même, qui ne gouverne pas mais «conseille» – on l'appelle d'ailleurs «Conseil fédéral» –, est déjà un compromis : il est composé de sept «conseillers» égaux en droit, représentant dans un subtil équilibre les appartenances politiques, les régions, les religions, les langues et maintenant les genres : la première femme à accéder à cette coalition aussi prestigieuse que modeste a été, pour une brève période, la Zurichoise Élisabeth Kopp, suivie en 1993 d'une Genevoise, Ruth Dreifuss. Celle-ci a pu devenir «Présidente de la Confédération» pour une durée de douze mois quand est arrivé son tour de présider les séances du Conseil et de représenter le pays à l'étranger, rôle fort en symbole mais dépourvu de pouvoir institutionnel.

Tel est ce pays étrange qui se laisse administrer mais non diriger ; qui mesure jalousement le poids et l'influence de chacune de ses parties ; qui négocie inlassablement ses ententes intérieures et extérieures par répugnance de se voir imposer ce qu'il n'a pas lui-même décidé ou croit avoir décidé ; qui hait le conflit parce qu'il le perçoit toujours comme dommageable à son unité et moins digne de ses efforts que la recherche d'une solution. Il a, le premier, renoncé à la guerre pour son propre compte et s'en fait une vertu. Non qu'il soit pacifiste, on le verra, mais parce qu'il se méfie des chefs et de leurs ambitions personnelles, surtout s'ils sont chefs de guerre. Il se plaît dans l'égalité citoyenne (ou dans son apparence). S'il lui faut un général, comme à la

veille de la dernière guerre, il l'élit à la majorité de ses deux chambres réunies et le prie de se retirer aussitôt le danger passé.

Compromis, coalition, entente, médiation, équilibre sont les mots-clés de la Suisse traditionnelle. Avec indépendance, résistance et neutralité, ils forment une philosophie nationale qui est aussi une psychologie : cette délicate horloge à complications ne se laisse pas mettre dans n'importe quelles mains, elle craint bien trop la casse. La Confédération n'a voté son entrée à la Société des Nations en 1920 qu'à une très courte majorité. Elle n'a adhéré aux Nations Unies qu'en 2002 par une majorité tout aussi courte. Elle n'a pas voulu de l'Espace Économique européen (EEE) que l'Union européenne avait quasiment inventé pour elle en 1992. Elle a maintenant des accords bilatéraux avec l'UE et chacun des États membres de l'Union.

La Suisse a des amis mais pas d'alliances. Elle coexiste avec les nations du monde mais ne cohabite avec aucune d'elles. Elle n'a de pacte que le sien, celui que trois minuscules cantons, puis treize, puis vingt-cinq et enfin vingt-six ont passé au cours des derniers sept cents ans pour n'appartenir ni à l'Autriche, ni à la France, ni à l'Allemagne.

La Confédération se voit comme une « Willensnation », une « Nation de la volonté », l'œuvre de ses peuples associés qui se sont choisis mutuellement quand, alentour, des monarques allouaient seuls territoires et habitants. Il s'agit d'une image collée sur une réalité historique mais cette image est devenue, à la longue, un choix de régime.

Celui-ci prend sa source dans les libertés communales du Moyen Âge qui se sont perpétuées en terre helvétique



Guillaume Tell, Ferdinand Hodler, 1896-1897.

grâce à une géographie à la fois avantageuse, puisque les Suisses tenaient le passage des Alpes, et hostile puisque les vallées étaient aussi dures à cultiver qu'à conquérir.

Dans le récit fondateur suisse tel qu'il s'est popularisé dès le XVI^e siècle, Guillaume Tell, le paysan chasseur, vainc son ennemi, le bailli autrichien, par sa connaissance parfaite des lieux, sa maîtrise absolue de la nature, son habileté et surtout sa supériorité physique. Si à la même époque bien d'autres peuples aspirent à la liberté, tous n'ont pas le muscle du paysan suisse pour la défendre. Le Guillaume Tell que le peintre Ferdinand Hodler représente magistralement au XIX^e siècle n'a pas seulement bon pied bon œil, c'est un colosse. Son corps d'homme poussé à la limite de l'humain prend dans l'imaginaire suisse la place du corps du roi dans les nations rassemblées autour d'une dynastie.

Mais, en même temps, il personnifie un idéal de santé et de vertu qu'il n'est pas impossible d'imiter, ce pour quoi peut-être les Suisses d'aujourd'hui continuent d'escalader les montagnes le dimanche à la force de leurs mollets. Le corps bien portant, le travail sur soi, les nourritures saines et les bons soins, si présents dans la culture suisse contemporaine, s'enracinent dans l'imagerie nationale primitive. Peut-être leur doit-on aussi une part de la fascination que le pays et son système exercent sur les visiteurs étrangers : est-ce la beauté des Alpes qu'ils viennent admirer, est-ce à l'air sain qu'ils viennent se soigner ? Ou viennent-ils emprunter à l'archaïsme encore perceptible du paysage et du modèle suisses un peu de nostalgie pour leur propre corps et ses libertés perdues ? La Suisse a parfois été appelée le « sanatorium du monde ». Au XXI^e siècle, le peuple y reste « le »

souverain, au-dessus du Parlement, au-dessus du gouvernement. Il ne délègue son pouvoir de décision qu'à condition de sa satisfaction. Sinon, il a tout droit de s'opposer.

Le débat sur le sens et la valeur du modèle suisse n'a jamais cessé. Il a suivi les grands courants de la pensée moderne, surtout depuis le romantisme et le développement du nationalisme, quand il s'agissait d'affirmer la légitimité des nations contre les empires ou des citoyens libres contre la sujétion aux princes. La Confédération était-elle un exemple à suivre ou au contraire à repousser pour péché d'étroitesse et absence cruelle d'ambition ? Il n'y a pas de réponse définitive. Mais c'est un fait que, dès l'époque des Lumières, la pensée suisse a eu quelque poids sur les sociétés européennes en quête d'émancipation. Rousseau, citoyen de Genève, a transmis les fortes croyances de sa ville, malgré l'opprobre dans lequel celle-ci le tenait. La légende de Guillaume Tell, puissamment réinterprétée par Schiller, a fourni aux révoltés des monarchies un modèle de « libérateur », qui a servi de Paris à Saint-Pétersbourg. Et au XIX^e siècle, quand se mettait peu à peu en place la forme fédérale du gouvernement, la plume inspirée et perspicace de Tocqueville en commentait pour l'élite cultivée de son temps les avantages et inconvénients.

Tout au long, il s'est mêlé à la discussion de fortes considérations esthétiques car, ici, les hommes et leur paysage ont partie liée. Aux besoins de régénération, de libération ou de réformes s'ajoutait celui d'une nouvelle insertion dans la nature dont la montagne suisse pouvait offrir le prétexte, sinon l'exemple. La pastorale helvétique avait tout le nécessaire, nouveauté, force et beauté, pour

emporter les âmes tourmentées de l'Europe. À peine conquises par des grimpeurs lettrés qui avaient mis des mots et des mesures sur un spectacle jusque-là infini et silencieux, les Alpes, *locus terribilis*, ont fourni aux voyageurs ce mélange d'effroi et d'extase essentiel au questionnement moderne sur notre humanité. Turner avait déjà peint *Le Pont du Diable*, par-dessus les gorges terrifiantes de la Reuss, dans le massif du Gothard, quand Hugo jouissait, au Rigi, du «festin de montagnes, de nuages et de soleil». Se cognant à l'un des nombreux crétins qui hantaient ces lieux manquant d'iode, le poète se sentait placé devant «cette effrayante antithèse: l'homme opposé à la nature, la nature dans son attitude la plus superbe, l'homme dans sa posture la plus misérable. Quel peut être le sens de ce mystérieux contraste? Il n'est pas donné à toutes les intelligences de promener du matin au soir sans éblouissement et sans stupeur un rayon visuel terrestre de cinquante lieues sur une circonférence de trois cents.»

La civilisation d'alors apprenait à maîtriser la hauteur. Pendant que Hugo se promenait en Suisse, un ingénieur alsacien qui avait fait ses classes au Polytechnicum de Zurich, Maurice Koechlin, concevait la Tour Eiffel. Il est plaisant de penser qu'un Cervin de métal s'installait à ce moment-là au cœur de Paris pour offrir aux touristes du monde entier la griserie des sommets, sans l'effort.

Toutes ces fréquentations, politiques, esthétiques, ont créé des liens. La Suisse n'est plus terre inconnue. Mais il n'est pas inutile de savoir ce qui s'est passé autour de ses lacs et de ses montagnes pour attirer tant de curiosité.

L'exposé qui suit ne rend pas compte de tous les épisodes de l'histoire suisse. Il en présente les moments les

plus marquants, ceux qui ont forgé le « vivre ensemble », la culture et la mentalité politique du pays. Il passe rapidement sur le Moyen Âge pour entrer dans la Renaissance et poursuivre jusqu'à la formation de l'État national. Il explique ensuite les fondements de l'économie nationale puis s'attarde sur le portrait des principales villes qui ont porté le développement des affaires et des idées.



«Ce petit livre est écrit par une journaliste de talent, soucieuse de faire comprendre la Suisse, ce pays petit, mais si compliqué, à ceux qui viennent la visiter. De l'expliquer à travers les étapes de sa construction, c'est-à-dire son histoire. De montrer comment ce pays s'est forgé une âme, des cultures politiques, une prospérité qui doivent beaucoup à ses voisins mais qui lui confèrent son identité singulière. La journaliste a fait confiance aux historiens en s'entourant de leurs livres. Et l'historien que je suis est séduit par la lecture qu'elle en a faite, ingénieuse, libre et volontiers provocante.»

Jean-François Bergier, préface

JOËLLE KUNTZ est journaliste et éditorialiste au quotidien suisse romand édité à Genève, *Le Temps*. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages dont notamment : *Terminus. Réflexions sur les frontières d'un monde globalisé*, Hachette-Littérature, 2004.